

Entre la poésie et la musique

al-Jadid, 10 novembre 1930

Je sais que tu aimes le chant, et que tu le préfères à toute chose, méprisant pour lui tous les autres arts, même les beaux-arts qui lui sont les plus proches et les plus apparentés. Tu le préfères à la musique pure elle-même, car tu vois dans cette musique quelque chose de plus proche de l'énigme et du raisonnement obscur — entièrement gouvernée par la personnalité de son compositeur, de sorte qu'elle ne signifie que ce qu'il veut, ou par la personnalité de son auditeur, de sorte qu'elle ne signifie que ce que l'auditeur souhaite y comprendre.

Et tu le préfères également à la poésie, car tu y vois un langage clair, net dans son sens, proche dans sa signification, où la personnalité du poète se montre dans une liberté absolue, disant exactement ce qu'elle veut dire — tandis que la liberté de l'auditeur ou du lecteur n'y apparaît nulle part, car il est tenu de comprendre, du poète, exactement ce que celui-ci a voulu lui faire connaître de ses propres subtilités intérieures et de ses profondeurs cachées, sans que son imagination ne s'égaré trop loin dans quelque direction que ce soit, et sans qu'il puisse comprendre simplement ce que lui-même souhaite comprendre, façonné par sa propre sensibilité et son propre sentiment individuel.

Je sais tout cela, mais je sais aussi que tu pousses cette préférence à un véritable excès, et que tu t'y abandonnes sans mesure, et que tu te trompes en jugeant le chant comme un point milieu entre la clarté de la poésie et l'obscurité de la musique — car il dépend en réalité des deux à la fois : de la première pour ses mots et ses sens, de la seconde pour sa mélodie et son rythme. Il contient donc de quoi satisfaire ton besoin de clarté, et de quoi satisfaire ton désir d'obscurité.

Lorsque tu écoutes un chant, tu peux laisser ton imagination vagabonder sans t'égarer, car le vers même du poète se dresse entre toi et l'erreur, et t'empêche de t'écarter du chemin. Mais cela même ne suffit-il pas à te convaincre que le chant, tel que tu le comprends, n'est pas véritablement une chose en soi — puisqu'il n'a aucune substance propre, sinon en dépendant de la poésie et en dépendant de la musique ? Quels que soient tes efforts, et quelque peine que tu te donnes, tu ne parviendras jamais à imaginer un chant sans poésie ni musique.

Ainsi, lorsque tu aimes le chant, et le préfères à la poésie pure ou à la musique pure, tu ne fais en réalité rien d'autre qu'aimer la poésie lorsqu'elle se soumet aux lois du rythme et de la mélodie, ou aimer le rythme et la mélodie lorsqu'ils s'emparent de la poésie et reposent sur la voix du chanteur.

Je n'ai nulle envie de te parler des mérites de la poésie pure ou de la musique pure, mais je voudrais que ta compréhension du chant, et ton jugement à son sujet, soient un peu plus justes que l'opinion que tu en as aujourd'hui — ou, si tu préfères, je voudrais que tu comprennes le chant avec une certaine précision, et avec un certain raffinement intellectuel à la fois. Car tant que le chant se tient entre la poésie et la musique, il n'appartient ni à la seule musique, ni à la seule poésie.

Et si je ne craignais ce que tu pourrais penser de moi en le disant, je dirais : il ne réside dans aucune des deux, mais en nous-mêmes, dans nos propres cœurs — et la poésie, la musique, le chant lui-même, ne sont que des instruments qui nous révèlent cette faculté particulière dont nous sommes nés dotés, et sans laquelle nous n'aurions aucun moyen de vivre.

Je veux dire ceci : lorsque nous aimons la poésie, nous ne l'aimons pas pour elle-même, mais parce qu'elle nous révèle nos propres émotions et nos propres passions, et toutes ces formes de sentiment que notre vie ordinaire est tout simplement incapable de révéler par elle-même. Et de même, lorsque nous aimons la musique, nous l'aimons parce qu'elle nous représente ces mêmes émotions, ces mêmes penchants, ces mêmes formes sensibles et affectives que nous prenons un réel plaisir à ressentir, et à laisser dominer notre âme.

La preuve la plus claire en est que tout ce qui nous révèle ces images de notre propre âme nous devient cher, précieux ; nous nous y attardons, nous nous y absorbons, et nous cherchons à en tirer toujours davantage — qu'il s'agisse de choses que nous fabriquons nous-mêmes, délibérément et intentionnellement, telles que la poésie, la musique, la peinture ou la sculpture, ou de choses que nous n'avons jamais créées, jamais songé à créer, jamais cherché à rencontrer ou à provoquer.

N'as-tu jamais vu un spectacle que tu ne t'attendais nullement à voir, et ne t'es-tu pas arrêté devant lui, t'en emplissant les yeux encore et encore ? N'as-tu jamais entendu un son que tu n'aurais jamais imaginé entendre, et ne l'as-tu pas écouté, longuement, t'en emplissant les oreilles — alors même que tu n'as ni inventé ce spectacle, ni conçu ce son, mais que tu les as simplement rencontrés par hasard, sans calcul ni

attente ? Sinon, comment expliquer ton propre émerveillement devant la mer et la montagne ? Comment expliquer ton propre ravissement devant une forêt touffue, ou un jardin soigné ? Comment expliquer ton propre plaisir au chant des oiseaux, ou au bruit des insectes, quand la nuit tombe et que tout, autour de toi, se tait ?!

Et le rythme de la musique, le vers même du poète, sont-ils, en vérité, autre chose qu'une imitation de ces mêmes spectacles, de ces mêmes sons, de ces mêmes phénomènes naturels que nous rencontrons et que nous trouvons admirables — phénomènes qui suscitent en nos âmes tout le plaisir qu'ils suscitent, un plaisir plus proche, tantôt de la joie, tantôt de la tristesse, et, bien souvent, quelque chose entre les deux ?

Le chant ne réside donc ni dans la poésie, ni dans la musique, ni dans les deux réunies — le chant réside en nous-mêmes, suscité par la poésie seule, ou suscité par la musique seule, dans l'âme de ceux qui sont assez raffinés pour posséder une large part de sophistication intellectuelle, de délicatesse de sentiment et de finesse de sensibilité ; tandis qu'il est suscité, dans l'âme des gens ordinaires, par la poésie et la musique réunies, à travers le rythme et la mélodie.

Et je ne te cacherai pas que je te souhaite cette délicatesse de sentiment, cette finesse de sensibilité, et ce dévouement à une vie purement intellectuelle, qui te permettraient de trouver le plaisir du chant dans la poésie pure et la musique pure seules ; car il y a là un plaisir que rien n'égale, et une plénitude de l'âme que ne saurait égaler aucun trésor, si inestimable soit-il.

Et quel plaisir égalerait cette heure où tu te retires seul avec un recueil de poésie, ou une partition de musique, et où tu lis — passant de ligne en ligne, de mot en mot, de mélodie en mélodie, de note en note — jusqu'à ce que les émotions les plus diverses et les plus tumultueuses se soulèvent en toi, jusqu'à ce que s'embrasent en ton âme les feux du désir de perfection, ou jusqu'à ce qu'un calme profond de contentement et de paix te submerge, sans jamais avoir eu à solliciter ton oreille pour la récitation du poète, le rythme du compositeur, ou le chant du chanteur ?

Je connais des gens qui ne détestent rien tant que les instruments de musique et le vacarme qu'ils produisent, tout en étant, dans le même temps, parmi les plus passionnément épris de musique — mais qui trouvent leur propre plaisir artistique dans la lecture de la notation et de la mélodie, plutôt que dans leur écoute. Et je connais des gens à qui pèse

la psalmodie des récitants, tout en demeurant des amateurs raffinés de poésie, doués pour en choisir le meilleur et en juger la qualité — mais qui préfèrent s'y consacrer entièrement par la lecture et l'étude sur la page, plutôt que de laisser la voix du récitant ou le chant du chanteur les détourner de sa pure beauté. Ce sont là les véritables raffinés de l'art, qui l'ont saisi et assimilé au point d'en faire une philosophie, et qui se tiennent devant lui exactement comme ils se tiennent devant la nature : contemplant, s'émerveillant, et trouvant dans cette contemplation même, dans cette réflexion même, tout ce dont ils ont besoin, sans requérir les signes extérieurs et l'expression dont les autres ont besoin.

Et s'il est vrai que le chant réside en nous-mêmes, et que c'est nous-mêmes qui le répandons sur la poésie et la musique, et sur toute autre manifestation artistique de la beauté, il ne m'est alors plus difficile de répondre à la question que tu posais sur ce que veulent dire les critiques lorsqu'ils affirment trouver du « chant » dans un morceau de poésie narrative ou dramatique, ou dans un morceau de prose artistique. Ils n'entendent pas, par « chant », le sens ordinaire que ce mot porte dans le dictionnaire ; ils entendent, plutôt, l'éveil de ces émotions, de ces penchants, de ces passions qui sommeillent en nous — émotions qui suscitent tantôt le contentement, tantôt la colère, tantôt la joie, tantôt la tristesse.

Il ne fait aucun doute que toute manifestation de l'art suscite une part de ces émotions, et donne ainsi naissance au « chant » en ce sens ; le chant, tel que la plupart des gens le comprennent, n'est rien de plus que la déclaration d'une émotion que nous ressentons déjà, ou l'éveil d'une émotion que l'âme avait tenue cachée et inexprimée.

Tu peux lire un morceau de poésie narrative, et, lorsque le poète te conduit à quelque moment émouvant de la vie du héros, à quelque scène merveilleuse de la nature, ou à quelque aspect magnifique de l'existence humaine, tu ressens en toi tendresse, admiration ou stupeur — et ton âme chante alors ce que tu as ressenti, la distance qui te sépare de la déclaration ouverte de ce chant devenant infime.

Tu pourrais dire la même chose de bien des moments de la fiction dramatique, en vers ou en prose ; tu pourrais même le dire devant un tableau, une gravure, ou une statue, et même devant les manifestations purement naturelles elles-mêmes — car tu trouves le chant en toute chose, ou, plus précisément, parce que ton âme est capable de répandre le chant sur toute chose.

Tu diras : pourquoi donc a-t-on divisé la poésie en narrative, lyrique et dramatique ? Pourquoi n'est-elle pas simplement, tout entière, chant ? En vérité, toute poésie mériterait d'être chant — mais cette division est purement historique, née du seul hasard. Chez une génération d'hommes, la poésie fut d'abord un chant à dominante narrative, puis un chant pur, puis un chant à dominante dramatique ; on la divisa ainsi en ces catégories, et on les nomma en conséquence. N'eût été ce pur hasard, et si les générations postérieures, après les Grecs, n'en avaient pas été à ce point marquées, en faisant un principe fondateur et une règle, jamais elles n'auraient détourné la poésie d'être, tout entière, chant pur.

Mais de même que tu trouves le chant dans la poésie narrative et dramatique, tu peux également trouver le théâtre dans la poésie lyrique et narrative. Il suffit que le poète narratif imagine deux héros, ou deux individus, en dialogue l'un avec l'autre, et qu'il dépeigne ce dialogue avec une précision et une force telles qu'il te trompe sur toi-même, et te fasse croire que tu les entends et les vois, te laissant émouvoir par ce que tu entends et vois de leur histoire — et te voilà devant un morceau de poésie narrative aussi profondément dramatique que la fiction dramatique la plus indiscutable. Il suffit également de voir le poète chanteur imaginer quelque chose de semblable, le décrire habilement, et le chanter avec art, pour trouver le théâtre dans la poésie lyrique. Tu te souviens peut-être de l'histoire d'Ibn Abi Rabi'a et de sa bien-aimée, dans son célèbre poème rimant en « r » :

*Est-ce à cause des siens, ô Nu'm, que tu pars, dès l'aube,
demain matin — ou t'en vas-tu le soir, encore attardé ?*

Tu te souviens du dialogue délicat, précis et envoûtant qui se noua entre lui et sa bien-aimée, et je crois que tu ne me contrediras pas si je dis que ce poème s'apparente bien davantage à une petite pièce dramatique qu'à un simple poème lyrique. Et tu peux de même trouver le récit — tu trouves même le récit — dans le chant et le théâtre, chaque fois que le poète chanteur vise à te raconter une histoire, ou que le poète dramatique vise une histoire qu'il confie à ses personnages le soin de livrer devant un public de spectateurs.

Les frontières entre le récit, le chant et le théâtre sont, en elles-mêmes, fines et délicates ; mais ce sont, en tout état de cause, des frontières purement conventionnelles, sur lesquelles les hommes se sont accordés pour l'apprentissage et l'enseignement, pour la classification et la division. Même si ces frontières divisent la poésie en genres distincts, et séparent ces genres les uns des autres, elles ne pourront jamais diviser

le sentiment qu'ont les gens de la beauté de cette poésie, ni leur propre émotion devant sa force et sa grandeur, sa douceur et sa tendresse, son enchantement et son pouvoir de captiver l'esprit, en catégories différentes ou en étapes distinctes. Il demeure toujours cette part commune de beauté que l'on retrouve dans chaque manifestation de l'art, quelle qu'en soit la forme — récit, chant ou théâtre ; poésie, musique ou peinture.

Je sais que tu liras ce texte en riant, en te moquant de lui, car rien de tout cela ne parviendra à te convaincre de ces vues, ni à te les faire agréer. Mais je sais aussi que tu sais supporter une opinion qui ne te satisfait pas, et que tu peux lire ce qui ne te convainc pas sans en perdre ton calme — garde donc ces vues pour toi ; tout le monde n'a pas ta patience, ta tolérance et ta mansuétude envers ceux qui ne partagent pas ce en quoi ils ont, eux, tort ou raison.

Je me suis habitué à supporter de toi bien des sottises ; supporte donc de moi, à ton tour, une petite sottise. Je ne me refuse d'ailleurs pas le plaisir d'insister auprès de toi sur cette sottise, jusqu'à ce que tu la partages avec moi, et t'y installes à mes côtés — à moins que tu ne disposes, à l'appui de ta propre thèse, d'arguments assez forts pour m'en détourner. En tout cas, j'attends de tes nouvelles.